

PENDANT un quart de siècle — de 1747 à 1772 —, l'*Encyclopédie* est en chantier, occupant Diderot et ses collaborateurs, mais aussi toute l'Europe des Lumières.

### La somme d'une « société de gens de lettres »

Au début, ce n'était qu'un projet d'éditeur: le libraire Le Breton voulait traduire la *Cyclopaedia* de l'Anglais Chambers (1728). Mais Diderot, pressenti pour l'adaptation en 1747, transforme le *Dictionnaire universel des Arts et des Sciences* en un *Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers*! Ambition affichée dès le *Prospectus* (1750), à travers le désir d'offrir « un tableau général des efforts de l'esprit humain, dans tous les domaines et dans tous les siècles ». Secondé par d'Alembert, Diderot rassemble une équipe qui regroupera cent-soixante collaborateurs et comptera tous les grands noms du temps: de Brosses, Marmontel, Turgot, Voltaire, Quesnay, Condillac, Dumasais, d'Holbach, Duclos, Daubenton, de Prades, Jaucourt... Rousseau aussi sera de l'équipe (articles sur la musique et « Économie politique »). Au total, plus de 60 000 articles, 25 000 pages *in-folio*, 2 900 planches de dessins. Et le succès: une première édition de 4 225 exemplaires souscrits, et une vingtaine de milliers pour les éditions qui vont se succéder jusqu'à la Révolution et à travers l'Europe!

### Heurs et malheurs

Pourtant, les embûches n'ont pas manqué. Emprisonnement de Diderot dès le début (1749); attaques contre des collaborateurs, qui se transforment en règlements de comptes anti-encyclopédiques (intervention des Jésuites puis du pouvoir, qui révoque le privilège de Le Breton en 1752); querelles entre Philosophes; censure éditoriale pratiquée par l'imprimeur à l'insu de Diderot, etc. Et

n'oublions pas la clique anti-philosophique: *Mémoires contre les cacouacs* de Moreau (1757), *les Philosophes* de Palisot (comédie, 1760), pamphlets de Féron dans *l'Année littéraire*, etc., qui suscitent répliques et contre-attaques de Diderot, Voltaire, Morellet... Si l'*Encyclopédie* a pu voir le jour, c'est grâce, d'abord, à la ténacité de Diderot; à l'engouement, aussi, que suscitait le projet dans les milieux philosophiques, et au soutien de certains membres du pouvoir (Malesherbes, le puissant Directeur de la Librairie).

### Le triomphe de la raison

Exhaustive dans son ambition, l'*Encyclopédie* s'ordonne selon une double logique qui lui fournit armature et efficacité. Une logique épistémologique, tout d'abord, qui fait de l'homme « un centre commun » (Diderot, article « Encyclopédie ») d'où partent toutes les rubriques et à laquelle toutes reviennent: position conforme au recentrage exercé par les Philosophes, de Dieu vers l'Homme. Une logique de combat, ensuite, qui, par tout un système de renvois, permet de mettre en œuvre une conception critique du savoir. Et par conséquent des dogmes — religieux, politiques, économiques, sociaux, etc. — sur lesquels reposait l'édifice de l'Ancien Régime. Témoin l'ultime article de l'ouvrage (« Zuéne »): deux lignes platement définitionnelles (« ville située sur la rive orientale du Nil »), mais s'y ajoute une longue citation de Bacon appelant au regroupement des « habiles gens de chaque classe [spécialité] » et concluant ainsi: « Alors il s'élèvera de la basse région des sophistes et des jaloux un essaim nébuleux qui, voyant ces aigles planer dans les airs et ne pouvant ni suivre ni arrêter leur vol rapide, s'efforcera par de vains croassements, de décrier leur entreprise et leur triomphe ». On ne saurait mieux résumer l'histoire de *Encyclopédie* et son succès!

## LE FAUX CONTE: LE CONTE PHILOSOPHIQUE

DANS le siècle où «il faut être Philosophe et ne point le paraître» (Condorcet, 1789), il n'est pas étonnant que les Philosophes remplacent les traités dogmatiques et moralistes par des dialogues (Diderot, *le Neveu de Rameau*, écrit à partir de 1762), des facéties, des lettres, ou diverses histoires. L'invention du conte philosophique appartient à Voltaire.

Voltaire y vient tard, à quarante-cinq ans, peut-être à l'école de La Fontaine; il reconnaît céder à la mode et n'attend nulle gloire de ce petit genre. Les sous-titres génériques varient comme s'il cherchait en tâtonnant la formule: «histoires philosophiques» (*Micromégas*, 1752), «vision» (*Babouc*, 1748), «histoires orientales» (*Zadig*, 1748), «histoires véritables» (*l'Ingénu*, 1767). Voulant faire œuvre nouvelle il n'utilise pas le mot «conte».

## Un échec transformé

C'est l'exil en Angleterre qui permet à Voltaire de s'affranchir d'une esthétique héritée des doctes (*Lettres philosophiques*, 1734), l'amertume des échecs vécus entre 1745 et 1760 faisant le reste: Voltaire est prêt à se libérer dans le conte. *Zadig* est l'œuvre du courtisan disgracié, *Candide* la réaction au triple choc de la mort de Mme du Châtelet, du tremblement de terre de Lisbonne et de la brouille avec Frédéric II. L'anonymat préserve l'intimité de cette libération réalisée pour le plaisir de l'auteur lui-même, car Voltaire, grand conteur, veut s'amuser autant qu'amuser par la technique du conte. Il n'oublie pas pour autant sa «rage d'écrire».

## À projet philosophique, conte philosophique

Voltaire ose désormais se servir du conte pour poursuivre son combat philosophique. Le but visé est toujours le même: toucher le public le plus large

possible en l'amusant pour vulgariser des idées. Or le public lit plus de romans que de traités philosophiques; le conte aura donc une superstructure romanesque. Roman héroïque: *Candide* recherche Cunégonde à travers enlèvements, poursuites et duels; roman d'apprentissage: le Huron Ingénu cherche à être honnête homme. Mais l'ironie de Voltaire refuse toute émotion au lecteur: il schématise les personnages, dont le nom même est un programme (*Candide*, *l'Ingénu*); il téléguide l'action, transformant le destin en spectacle, supprimant toute attente du lecteur par des titres; enfin il oriente le récit par ses apartés d'auteur, faisant du conte une parodie du roman, à moins que ce ne soit de la vie elle-même, qu'il dénonce comme un mauvais roman! Ainsi, à chaque conte une idée, mais surtout pas de métaphysique.

## «Moi j'écris pour agir»

L'ironie voltairienne fait du conte philosophique une nouvelle arme, pour le militant qui veut rendre visible le scandale de l'intolérance et de l'injustice. Voltaire accroche son lecteur par des clin d'œil, par un rythme infernal qui dénonce le chaos dans lequel vit tout homme, non sans lui concéder quelques grivoiseries et récits à tiroirs. À l'école de *Candide* se formant par l'expérience, le lecteur est invité à l'action, ce qui garde au conte toute son actualité.

